



Numéro 5 / Maylis de Kerangal — L'Homme-Femme — À Petites Pierres — W/Perec
N051 — Guy-Pierre Couleau — La Coopérative d'écriture — Lettre à Coquelin Cadet



LE SOUFFLE LÉGER DE LA PUDEUR
— par Séraphin Lampion —

Maylis de Kerangal a remporté le prix Médicis en 2010 avec un bel ouvrage, « Naissance d'un pont » ; en 2014, « Réparer les vivants » a reçu, à son tour, de nombreuses récompenses ; ce qui est largement mérité, car cet ouvrage, histoire d'une transplantation cardiaque en tout juste vingt-quatre heures, est d'une belle facture, développe une histoire qui peut toucher toutes et tous, est écrit avec générosité et sans pathos. Simon, dix-neuf ans, blessé à la tête au cours d'un accident de voiture au retour d'une session de surf au petit matin, est déclaré en état de mort cérébrale. Ses parents ayant autorisé le don d'organes, le récit suit alors le parcours de son cœur et les étapes de sa transplantation. Le spectacle qu'en a adapté Emmanuel Noblet respecte parfaitement toutes les qualités du récit : destiné à un large public, il raconte cette histoire avec force et pudeur, et surtout sans dramatisme, ce qui est sans doute la première qualité de son travail. Le découpage qu'il a réalisé est théâtral, parfaitement rythmé et respecte les différents personnages

du roman. Il les interprète d'ailleurs presque tous, seul en scène, dialoguant seulement parfois avec des voix off. Son jeu est précis, souple ; il a trouvé la sensibilité de chacun des personnages – et ils n'en manquent pas. Il sait parfaitement faire exister ces différents protagonistes auxquels Maylis de Kerangal a eu l'extrême finesse de donner une grande légèreté ; la légèreté du quotidien, sachant ainsi leur rendre une existence propre, que l'on oublie trop lorsqu'on ne les rencontre que dans l'exercice de leurs métiers.

“
Emmanuel Noblet a su donner la première place aux mots

Dans ce bel espace de la Condition des soies, sorte de Bouffes du Nord avignonnais, Emmanuel Noblet a su donner la première place aux mots, ce qui est légitime lorsqu'on adapte un grand auteur, mais suffisamment rare au théâtre aujourd'hui pour que le fait

soit souligné avec admiration. En revanche, en dehors de l'apparition régulière de l'heure d'un réveil qui marque le passage du temps au cours de ce drame, et peut-être de quelques phrases (qui auraient même sans doute pu être dites), la vidéo non seulement est totalement inutile, mais elle dessert même l'excellent travail de l'acteur par une redondance qui parfois le fait disparaître. D'une façon générale, le travail de la technique est un peu surabondant par rapport au propos, à la sobriété de la scénographie et à la belle présence de cet acteur. Le travail de la lumière – juste et précis par ailleurs – mériterait d'être simplifié. Globalement, ce spectacle gagnerait à faire moins monstration de technologie au profit de la concentration sur le texte et le comédien. Puisqu'il s'agit de la même personne – Emmanuel Noblet –, risquons ce trait : le metteur en scène doit désormais faire plus confiance au comédien ! Par les problématiques humaines (puisque liées à la vie ET à la mort) que ce roman soulève, et que ce spectacle transmet avec talent, il convient d'aller découvrir ce travail généreux.

— FOCUS —
RÉPARER LES VIVANTS

ENTERRER LES MORTS ET RÉPARER LES VIVANTS
— par Bertrand Brié —

Extrait de « Platonov » de Tchekov, cette courte phrase a servi à donner un titre à l'ouvrage de Maylis de Kerangal et au beau seul en scène qu'en a fait Emmanuel Noblet et qui se joue tous les jours à la Condition des soies.

C'est dans la belle salle de la Condition des soies qu'Emmanuel Noblet a choisi de présenter son seul en scène à Avignon, avant de l'emmener l'an prochain au CDN de Haute-Normandie. Adapté d'un ouvrage primé maintes fois, acclamé par le public et par la critique, « Réparer les vivants » en reprend le titre et reste fidèle à la trame narrative, nous emportant dans le monde des morts et des greffes. « Enterrer les morts et réparer les vivants » trône sur la porte de l'un des infirmiers symbolise parfaitement la course folle qui se déroule sous nos yeux durant une heure vingt. Simon, jeune homme de dix-neuf ans, meurt d'un traumatisme crânien, et son cœur servira plus tard pour la greffe d'une jeune femme à la Pitié-Salpêtrière. Enterrer ceux pour qui l'on ne peut plus rien, et sauver ceux qui peuvent l'être : c'est le leitmotiv de ces quelques personnages que l'on suit, tous interprétés par Emmanuel Noblet avec une ai-

sance et, malgré une légère tension, un plaisir palpables. Le sujet est compliqué, et on sent parfois l'émotion dans la salle. Cela dit, Emmanuel Noblet joue avec cette émotion, cette tension sur le fil du rasoir, tout en ne versant pas dans un pathos qui réduirait à néant toute la beauté du spectacle. Et pourtant, nombre de sujets prêteraient à un étalage malsain, à des décharges pathétiques ; mais ici ils sont tous traités avec une belle sensibilité, en ne contant que la vérité d'un infirmier et d'un médecin classiques.

“
Enterrer ceux pour qui l'on ne peut plus rien, et sauver ceux qui peuvent l'être

En parallèle du travail médical de la greffe sont évoquées les situations collatérales : la perte d'un enfant, le problème du refus du prélèvement des organes, la position du receveur, de l'infirmier en charge... Nombre de problématiques gravitent autour de cette transplantation de cœur qui tisse le fil rouge de « Réparer les vivants ». Passé et présent sont mêlés par Emmanuel Noblet avec une aisance et une assurance

agréables à voir, sans que le spectateur soit jamais perdu de vue. Il jongle entre trame narrative et digressions diverses, incarnant les différents personnages avec fluidité. Mais, s'il s'agit bien ici d'un seul en scène, des voix off sont régulièrement requises pour accompagner ce bal des vivants orchestré par Emmanuel Noblet. Leur usage un peu intempestif peut agacer mais semble tout à fait justifié. De même pour la vidéo, utilisée dans un but décoratif – la plupart du temps – mais qui s'intègre bien au spectacle. Elle aurait pu certes être parfois évitée, mais rien qui puisse être vraiment reproché. Emmanuel Noblet livre une performance admirable et s'impose comme le comédien parfait pour parler de ce sujet vif dans de nombreux esprits. Sa sensibilité, la force de son jeu et cette tension mêlée à une maîtrise qui ne cesse de se renforcer tout au long du spectacle font de lui le comédien idéal pour cette adaptation de « Réparer les vivants ». C'est justement cette tension et cette sensibilité qui font sa force ici. On ne ressent pas le besoin d'une parole explosive, de cette fureur qui est pourtant caractéristique de l'exercice qu'il mène avec brio, mais d'une certaine douceur. C'est cela qui fait la beauté de « Réparer les vivants », jusque dans ses maladresses.



© Aglaé Story

OFF **RÉPARER LES VIVANTS** DE MAYLIS DE KERANGAL MISE EN SCÈNE EMMANUEL NOBLET, BENJAMIN GUILLARD
05 > 26 JUILLET 2015 À 12H — LA CONDITION DES SOIES

COULISSES

Benjamin Guillard, à propos de sa participation à « Réparer les vivants » : « Collaborateur artistique, c'est une position spéciale, fluctuante, qui s'invente au fur et à mesure des situations. »

« On donne ses yeux, on s'engage fortement dans le travail artistique, mais on n'est pas metteur en scène. On nage entre deux eaux. D'ailleurs, il n'y a pas toujours de collaborateur artistique sur un spectacle. Là, pour un projet comme celui-ci, où Emmanuel [Noblet] a fait l'adaptation, la mise en scène et joue seul en scène, il était indispensable d'avoir un regard extérieur. Je n'avais jamais fait ce travail avant. J'avais été assistant de mise en scène il y a longtemps, mais sinon dans la vie je suis comédien et metteur en scène. J'ai également réalisé deux courts-métrages et écrit un long-métrage, adapté d'un bouquin aussi. Il s'agit d'une création, ici à Avignon, le projet est tout neuf, je viens donc assister aux premières représentations pour lui faire part de mes observations, régler les derniers détails. Je repars demain ou après-demain, selon les besoins. Emmanuel m'a demandé de collaborer sur ce projet pour lui donner du recul et le diriger pendant les répétitions. Après avoir lu le roman de Maylis de Kerangal, il a fait les premiers choix de coupes et conçu la mise en scène. Dans un second temps, j'ai proposé de nouvelles coupes pour éviter les longueurs et aller vers quelque chose de dynamique. Quand je n'étais pas d'accord avec une de ses propositions, on en discutait, on essayait autre chose. La confiance qu'il y a entre nous a été fondamentale. On pouvait se parler franchement.

Au-delà de mes préférences personnelles, une scène marche ou ne marche pas, c'est là que j'intervenais. Une bonne partie de mon travail a porté sur la définition des espaces dramatiques pour que le spectateur arrive à suivre cette histoire où l'on navigue d'un lieu à un autre. Pendant ce travail au plateau, je n'ai pas lu le roman pour garder un regard frais. L'autre gros travail a porté sur le jeu d'acteur. La narration est très présente, face public, et il y a de nombreux personnages. Il fallait trouver la bonne formule pour les incarner à des degrés différents, sans tomber dans l'excès de jeu. On a opté pour la voix off afin de varier les intensités. Le temps de la littérature et le temps du théâtre ne sont pas les mêmes. On s'est rendu compte qu'il fallait que le narrateur sur scène ait un point de vue fort sur son récit, qu'il imprime sa marque – ses doutes, ses peurs, son empathie à certains moments. Et qu'il transmette son plaisir de raconter cette histoire passionnante. S'il y a ce plaisir de raconter, cet engagement physique dans la parole, alors ça devient du théâtre. Notre parti pris a été d'aller vers une énergie de vie, c'est une histoire triste mais qui reste tournée vers la vie, qui continue au-delà du décès. Oui, ça m'a sensibilisé au don d'organes, c'est certain. Je ne m'étais jamais posé la question avant ! Maintenant c'est clair. Pendant que je suis là, je vais aller voir Lupa, mais sinon je vais surtout voir les spectacles de mes copains. J'ai bien aimé celui d'Anthony Poupard à la Manufacture (« Sur la page Wikipédia... »), il a enregistré une des voix off pour le spectacle. »

Par Pénélope Patrix

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

OFF **L'HOMME-FEMME**
LES MÉCANISMES INVISIBLES

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE D'DE KABAL
6 > 10 JUILLET 2015 À 17H30 — **LA PARENTHÈSE**

POÉSIE NÉCESSAIRE
— par *Maya Crale* —

On arrive dans le bel amphithéâtre de la Parenthèse. Devant nous, D'de Kabal, un rappeur-slameur plutôt colosse, dreads, torse nu, tatoué. Vêtu d'une simple serviette autour de la taille, il arpente la scène. Autour de lui, pas grand-chose – quelques sacs, des baskets, une chaise, un miroir : le décor naturel fait le travail. D'de Kabal commence à parler. Il parle de ce qu'il appelle l'« intégrisme masculin » : les mécanismes invisibles de la domination de l'homme sur la femme. Il interroge sa propre sexualité, son genre, s'exprime parfois au féminin. Il évoque ces moments intimes, de troubles innommables où un homme et une femme se sont plu, s'apprennent à faire l'amour, et subitement la femme n'a plus envie. Elle pense être allée trop loin dans la parade amoureuse et n'ose pas se refuser. Pour ne pas trop souffrir, elle « quitte son corps », se donne à l'homme, et l'homme n'y voit rien. Triste constat de l'aveuglement du désir. D'de Kabal slame, chante, joue et nous emporte dans son flow révolté. On ne savait pas à quel point un homme pouvait être féministe, on est content de l'apprendre ! On assiste à son questionnement tourmenté, à son besoin de comprendre l'autre, de ne pas abuser de l'autre. Jamais. Même par simple négligence. D'de Kabal envoie valser tous les préjugés sur le rap machiste avec cet ovni théâtral. Nerveux, puissant, il fait ressentir la lutte sans merci que doit livrer un homme pour être bon. On aime la façon dont il s'applique à prononcer chaque syllabe, comme s'il voulait la planter dans nos corps. Son rythme effréné et virtuose coïncide avec sa quête tourmentée : sa quête de lui-même, sa quête de l'autre, son chemin vers un respect sans concession.

ENFIN !
— par *Barthélemy Fortier* —

Il faut désapprendre le sexe sans abus de pouvoir ! » Voilà ce que clame D'de Kabal, rappeur, slameur et auteur, sur la Belle Scène Saint-Denis. « L'Homme-Femme / Les Mécanismes invisibles » est un cri sourd contre la domination masculine. À l'heure des réseaux sociaux et de la surconsommation sexuelle (Tinder, Grindr, AdopteUnMec...), un spectacle comme celui-ci est nécessaire et interroge réellement son époque. Ce spectacle a notamment l'ambition de faire réfléchir et de questionner sur la masculinité. Qu'est-ce que la virilité ? Le masculin, le mâle, doit-il forcément s'installer dans une puissance dominatrice, et pourquoi ? Les hommes portent-ils en eux la fibre de cette violence, ou ne serait-ce que le résultat d'une projection sociale insidieuse ? D'de Kabal interroge ainsi un point essentiel aujourd'hui, à savoir la construction de l'identité sexuelle à une époque qui se base sur l'image, sur une représentation fantasmée de la sexualité et de l'individu. Loin d'une recherche sociologique, ce performer-slameur se met simplement et justement à nu. Seul en scène, il fait directement face au public, choisissant de ponctuer son discours de slam afin de faire résonner la poésie de ses paroles. Armé d'une voix rocailleuse et de sa grande carcasse tatouée, il cherche et interroge la part de féminité qu'il porte en lui. Il est le vrai féministe moderne, celui qui comprend la femme, examine, sonde, approfondit et remet en question le genre social et la représentation que l'on en fait. La Belle Scène Saint-Denis nous offre un spectacle infiniment juste et d'une grande finesse. Enfin un spectacle qui résonne avec son temps et qui pose des questions cruciales ! Un spectacle audacieux et intelligent, comme on aimerait en voir plus souvent ! À voir ! Il ne reste que quelques jours : courez-y !

SUBTIL
— par *Bernard Serf* —

Quatre hommes dans une gare se rencontrent. Quatre hommes dont, peu à peu, nous comprenons qu'ils ne sont qu'un seul et même individu, à différents âges de sa vie : l'auteur, Georges Perec. Que font-ils là, ces quatre hommes ? En apparence, ils cherchent un jeune garçon disparu : un certain Gaspard Winckler, dont on aurait perdu la trace dans l'île de W. Mais ce n'est pas si clair justement, parce que, insidieusement, la figure de l'enfant recherché s'estompe... Il n'y a plus que W et ces quatre hommes, qui, ne l'oublions pas, ne sont qu'un... Le spectacle commence par ces mots : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance... » Il faut se méfier des gens qui, prétendument, n'ont pas de souvenirs d'enfance. On pense à Barbara, qui disait curieusement la même chose dans ses interviews, tout en chantant : « Car parmi tous les souvenirs / Ceux de l'enfance

sont les pires / Ceux de l'enfance nous déchirent... » Perec a perdu sa mère quand il avait quatre ans. Elle a disparu en fumée, littéralement, dans une petite ville de Pologne qui restera comme l'un des épicycles de l'abomination au xxe siècle. Là où le gaz ne sort qu'un seul et même part !... Le Gaspard ? Tiens, tiens !... Et puis il y a W. En apparence là encore, c'est un paradis. Mais très vite l'utopie se dégrade pour n'être plus qu'un cauchemar, le lieu même de l'humanité abolie, un endroit qui ressemblerait furieusement à... à Auschwitz ! Ce que nous proposons Marie Guyonnet et les quatre comédiens qu'elle met en scène est à la fois l'histoire d'une réalisation, celle de l'auteur, et l'histoire d'une dénonciation, celle du mal radical. C'est ambitieux, complexe, difficile. Au tout début, il y a un peu de flottement... Il faut cependant absolument voir « W », parce que tout en douceur (si l'on peut parler de douceur ici) ce spectacle atteint son but. Et c'est aussi pour cela qu'on va au théâtre.

IL SE SOUVIENT
— par *Jean-Charles Mouveau* —

Dès les premières minutes, le spectacle vous tombe des yeux et des oreilles comme le livre du même nom vous tombe des mains. On s'interroge : pourquoi distribuer une parole, celle de Perec, à quatre acteurs ? Pourquoi pas un seul en scène, une « petite forme », cet argument si cher à l'économie du spectacle vivant... ? Et quel est le sens de cette scénographie imposante visuellement et dans son sens, tant elle préfigure l'île W, avec sa voile tendue et ses forêts de bambous ? Et il est où, Georges ? Son écriture, énumératrice, analytique, clinique, drolatique ? Passé un court et léger trouble, ces sujets d'interrogation sont balayés par le travail très juste et pertinent de Marie Guyonnet et l'interprétation au cordeau des quatre acteurs aux tempéraments très différents. Ils sont « un » mais dissemblables, chacun représentant un moment d'une vie : l'enfant

fuyant la déportation, l'adolescent orphelin de retour à Paris après la guerre, l'écrivain trentenaire à la recherche de son enfance, l'écrivain reconnu convoquant son passé. Et l'auteur nous revient, joueur infatigable de la langue ; le verbiériste croise les récits, en abandonne certains, se (nous) concentre sur un seul et nous éclaire, nous saisit, au sens de l'effroi. Son île imaginaire, celle que nous avons tous cherchée dans l'amusement inefficace mais salvateur de l'enfance, devient Auschwitz-Birkenau... Ce qui pouvait à un moment nous apparaître comme un roman de science-fiction, sorti tout droit chez H. G. Wells, devient notre histoire, celle-là, passée, celle-ci, en marche. Marie Guyonnet épuse ses acteurs au sens littéral, leurs corps s'effondrent de fatigue, disparaissent, sont effacés par l'horreur absolue, anéantis. Mais un dernier soubresaut, et l'artiste, le poète, les acteurs (tous !) se redressent et nous rappellent à la vigilance pour ces îles hostiles.

REGARDS

IN **NOÏI MU NAINÉ VIHASTAS...**

TEATER N099 — MISE EN SCÈNE ENE-LIIS SEMPER ET TIIT OJASOO
6 > 9 JUILLET 2015 À 18H / 7 JUILLET À 17H ET 22H — **GYMNASÉ DU LYCÉE ALBANEL**

NAD ON HULLUD
— par *La Jaseuse* —

Une chambre d'hôtel mortellement impersonnelle. Un homme entre, traînant sa valise derrière lui. Il parcourt la pièce, l'air hagard, se jette sur les bonbons déposés sur les oreillers, piétine. L'espace est trop grand pour lui, la solitude et le silence envahissent les moindres recoins du plateau. Épuisé, les yeux exorbités, l'homme panique. Sa femme a supprimé toutes leurs photos de vacances de son appareil photo. Néant. De la différence entre mémoire et carte mémoire. La perte de ces photos a créé le vide autour de lui. Pourquoi ce besoin viscéral grandissant d'immortaliser les moindres instants de notre vie ? La photographie comme unique moyen instantané et accessible à tous d'arrêter les minutes qui filent à toute vitesse, comme machine à arrêter le temps. Sans images, nous serons oubliés. Sans images, nous oublions.

Sept personnages débarquent d'on ne sait où, à qui l'homme va demander de recréer les clichés détruits (dans une frénésie spectaculaire), à partir de ses souvenirs. Le surréalisme côtoie l'absurde. On pense à Kaurismäki. Faisant fi de certains codes narratifs élémentaires (qui sont ces personnages ?), Semper et Ojasoo diluent les repères temporels, faisant se croiser les souvenirs et le présent. Habilement, ils inversent le curseur du leader : les inconnus prennent peu à peu le dessus, s'emparant de l'appareil photo. En somme, l'image semble être aujourd'hui la propriété de chacun (des clichés de famille exposés sur la toile aux photos ou peintures célèbres de la culture commune). Pour preuve, ces photos recréées sur scène, qui reproduisent Ingres, Nan Goldin, Larry Clark ou Jacques-Louis David (etc.), donnent à l'exception la valeur du commun. À l'image de cette histoire privée banalement universelle. Au final, derrière l'exaltation, il y a une note de pathétique et de mélancolie dans cette évaporation de la mémoire.

IMAGERIE DE LA MÉMOIRE
— par *Rick Panegy* —

Du quotidien et de l'histoire, il ne reste en mémoire que quelques images, sans qu'on les ait véritablement choisies. Ou peut-être ne restait-il en réalité que les souvenirs que nous avons nous-mêmes construits... « NOÏI Mu naine vihastas », théâtre de performance et d'installations, énergique, insolent et drôle, transcende avec impertinence la trivialité de son récit. Partant de la simple histoire d'un homme qu'une femme a quitté, détruisant en partant tous les clichés de vacances, Semper et Ojasoo (créateurs du Teater N099) abordent l'air de rien la question de la mémoire, celle de l'impermanence ou de la fragilité, et interrogent l'importance de l'image dans nos sociétés contemporaines, leur place désormais primordiale dans la constitution du souvenir. Passé les dix premières minutes d'exposition, silencieuses, où l'homme, seul, s'installe dans une chambre d'hôtel, et le noir soudain qui s'ensuit, la catharsis est conti-

OFF **À PETITES PIERRES**

DE GUSTAVE AKAKPO — MISE EN SCÈNE DE EWLYNE GUILLAUME
4 > 26 JUILLET À 19H40 — **CHAPELLE DU VERBE INCARNÉ**

VIOLENTE FARCE
— par *La Jaseuse* —

À dix-sept ans, on s'émoustille, on séduit, on se laisse séduire et parfois on va un peu plus loin, on devient grand, on le fait. Souvenirs naïfs et tendres. Mais goûter aux plaisirs de la chair dans un petit village du Togo, quand on est une jeune fille bien élevée, qui plus est destinée à un autre homme, cela mérite tout simplement la lapidation. Ni plus ni moins. Qui voudra d'une fille « périmée » ? L'amant, quant à lui, écoperà d'une amende pour réparer l'honneur de la communauté. Gustave Akakpo, pédagogue et optimiste, traite de cette violence traditionnelle et archaïque dans un vaudeville bouffon et cocasse. Après vingt minutes d'installation maldroite de l'intrigue, les comédiens de la compagnie Ks et Co se laissent gagner par le rythme de cette farce progressiste et définitivement nécessaire. Le texte, parfois d'une violence inouïe (« Une fille, c'est un trou avec quelque chose autour », « [Il] a pissé dans sa viande »), propulse les personnages dans des situations plus absurdes et grotesques les unes que les autres. On assiste à un mélange des genres réjouissant : voilà un jeune homme travesti en robe moulante et talons rouges, et voici une jeune femme grimee en chef religieux barbu. Le baiser les réunissant est un vrai bonheur. Dommage cependant que la justesse du jeu ne soit pas toujours au rendez-vous. Ici on se moque de tout et de tout le monde, cette pièce est un gigantesque blasphème. Akakpo, Molière des temps modernes ? Finalement, après moult péripéties burlesques, la jeunesse réussit à retourner les esprits des vieux « sages », leur démontrant de façon didactique leur hypocrisie et leur bêtise. Tout est bien qui finit bien. Les mariages auront bien lieu, et hop, on boit tous un coup ! Clap de fin moral et utopique déroutant.

L'ADAGE DÉMONTÉ
— par *Célia Sadai* —

La compagnie guyanaise Ks et Co monte la pièce du Togolais Gustave Akakpo « À petites pierres » à la chapelle du Verbe-Incarné. Le texte s'inspire d'un fait divers qui avait marqué la société nigériane en 2002 : la condamnation à mort par lapidation d'Amina Lawal, pour avoir donné naissance à un enfant plus de neuf mois après son divorce. Mais loin de la charge droits-de-l'homme attendue, « À petites pierres » livre une farce tragicomique où les gardiens de la tradition et la domination masculine sont mis à mal, voire mis au défi. Sur scène, l'aire de jeu est cernée par des murailles derrière lesquelles d'hyppocrates guetteurs et marabouts, gardiens de la loi coutumière, épient les jeunes amours du village. Dans cet espace clos circule une parole en perpétuelle mutation. La parole, écrasante, des chefs religieux et des notables, la parole, figée et impuissante, du réservoir proverbial, et enfin la parole contournée dans les fulgurances poétiques pour dire une extrême violence. Cette dramaturgie de l'oralité fait le sel du spectacle, soutenue par des ressorts comiques efficacement portés par le duo formé par Kimmy Amiamba et Grégory Alexander. Des quiproquos à la Beaumarchais en cascade, une langue-viande où résonne l'héritage du Congolais Sony Labou Tansi, et des joutes verbales mémorables à mi-chemin entre la palabre traditionnelle et le soap opera ivoirien « Les Guignols d'Abidjan ». Comme dans « Chiche l'Afrique », seul en scène de Gustave Akakpo, l'épilogue rompt avec le ton farcesque pour livrer une « leçon » à la manière du théâtre forum. On retiendra davantage l'invitation à démonter l'adage « En Afrique, un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle » (Amadou Hampâté Bâ).

LA QUESTION

— à Guy-Pierre Couleau —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Sur la fin de sa vie, Stanislavsky changeait de place tous les jours en répétition et devenait lui-même le quatrième mur. Quelques années plus tard, Brecht, refusant cette notion, faisait voler ce mur en éclats et inventait l'effet de distanciation, afin de rendre sa liberté émotionnelle au spectateur. Souvent je pense à cela : être « dans les murs » pour assister à la pièce. Écouter comme si l'on surprenait des personnes, dans une posture un peu illicite, avec la possibilité d'entendre un moment de leur vie privée. Trepnev et Nina s'embrassent au début de « La Mouette », et ce baiser a lieu dans le jardin. Il n'y a pas de mur. Pourtant j'assiste à cet amour d'un instant, comme s'il m'était possible de voir ce que personne d'autre n'aura jamais vu. Alors que je me tiens assis dans la salle de spectacle, le quatrième mur n'est pas entre la scène et la salle. Il est toujours derrière moi. Au dehors, il y a le monde réel. Devant moi, il y a cette fiction qui ressemble à s'y méprendre à ce que je connais. Ça s'appelle le théâtre. La représentation, cette remise au présent, se construit ensemble, dans un même espace et dans un même temps, sans aucune barrière entre spectateurs et acteurs. Alors, étant donné le quatrième mur, il se passe quantité de choses derrière : à commencer par une multitude grouillante de sens et de bruits, de passions et de fureurs, une humanité avec tout ce qu'elle a d'innommable et d'insondable. Je franchis la porte du théâtre et j'entre dans un chaos qui m'inspire, m'horripile et me fascine : je suis dans la rue, avec autour

de moi les visages de ceux que je ne connais pas et puis le cercle de ceux que j'aime, qui sont mon univers. Sur son île d'Aran, John Millington Synge écrivait ses pièces en regardant à travers une fente du plancher : il observait ce qui se passait dans la pièce du rez-de-chaussée, il écoutait les histoires que se racontaient les pêcheurs et en inventait une poésie universelle. Mon quatrième mur à moi, c'est le plafond de cette maison irlandaise battue par les vents. Et le point de vue sur la vie que m'offre Synge, c'est ce tout petit espace entre deux lattes de bois, cette mise en mots d'un monde inventé, qui procède autant du rêve que de la réalité. Je pense toujours à cela lorsque je mets en scène : un homme allongé dans un grenier, qui regarde les autres par un trou dans le plancher et en écrit un poème. Ce qu'il voit par cette fente appartient à l'imagination de chacun, et tout le théâtre du monde peut alors commencer.



© Cédric Baudu

Guy-Pierre Couleau est metteur en scène et directeur de la Comédie de l'Est.

DON JUAN REVIENT DE LA GUERRE
4 > 26 JUILLET À 20H — THÉÂTRE DES HALLES

Demain la réponse d'Anne Bourgeois.

LETTRE À...

— Par Hervé Le Tellier —

... COQUELIN CADET

Cher Coquelin cadet, cher ami, Car oui, si les stoïciens ont raison, si tout sentiment ne prend naissance et racine qu'en soi, alors, sans besoin de nous être jamais rencontrés, soyons amis. Tout ce que je sais de vous me ravit. Vous êtes né en 1848, vous vous prénommez Ernest, vous avez un frère, Constant, aîné de quatre ans. Vous êtes tous deux fous de théâtre : lui entre à la Comédie-Française, vous au Conservatoire. Vous en sortez premier prix de comédie, le rejoignez au Français, vous avez quoi ? Vingt ans. Lui devient Coquelin aîné, vous Coquelin cadet. En 1870, vous défendez Paris, pendant la Commune, vous jouez Molière. Vous ne quitterez jamais le Français, sinon – un temps – pour jouer Labiche aux Variétés. Dans les années 1870, vous fréquentez le Chat noir, ses poètes, ses musiciens, vous écrivez dans les satiriques, « Gil Blas », « Le Tintamarre ». Drôle, vous l'êtes : la notice du catalogue du Salon des arts incohérents, en 1884, dit : « Coquelin (cadet) de la Comédie-Française, très rigolo ! » En déclamant la poésie cinglée de Charles Cros « Le Hareng saur », vous inventez le « monologue ». Oh, le théâtre classique en comptait. Mais dans les cabarets, nul n'était encore comme vous monté sur scène en déclamant :

« Je vous le demande, là, entre nous, qu'est-ce que ça a d'amusant, un monsieur qui arrive dans un habit noir, avec des gants blancs, et qui, après vous avoir salué, se met à causer de ceci, de cela, de la situation politique, de sa femme, de sa belle-mère et vous débite mille choses qui ne concernent que lui seul ? » Alphonse Allais, Feydeau en écrivent rien que pour vous. Oui, vous avez inventé un genre : le « one-man-show ». Bravo. C'est le pourquoi de cette lettre, admirative, que je vous écris, sur les conseils d'Alphonse Allais, décédé tout comme vous voici plus d'un siècle. Mais qu'importe. Continuez. Et merci.

En amitié

Auteur de romans, nouvelles, poésies, théâtre, Hervé Le Tellier est aussi membre de l'Oulipo.

LA CHAPELLE SEXTINE — D'HERVÉ LE TELLIER
4 > 26 JUILLET À 14H
CENTRE EUROPÉEN DE POÉSIE D'AVIGNON

En partenariat avec le

LE FAUX CHIFFRE

182

C'est le nombre d'amants enfermés dans les placards des pièces du OFF.

HUMEUR

“
DRAME INTRA-MUROS :
PÉNURIE DE VENTILATEURS
ET DE PAC À L'EAU.
UNE CHAÎNE DE SOLIDARITÉ
SE MET EN PLACE.

I/O MICRO

@PHILIPPENOISETT —
Il n'y en a que pour @AuCaféFrançais et pour I/O cette année ou quoi ? Et notre suplt Avignon des Inrocks alors ?

@LAASEUSE —
Les élans ne sont pas toujours des animaux faciles, cabaret tranquille et séduisant à (re)découvrir au Chien qui fume #iomicro

@ADELINEPICALULT —
VenIO vidIO vicIO.
@IoGazette #iomicro

@MONSIEURPROUST —
Mes journées, un triptyque :
- Un Pr@IoGazette.
- Lecture du numéro du jour.
- Un Post-I/O.
Le Mythe de Sisyph.

@RICRETPICK —
Et vous m'expliquez pourquoi Lupa gémit et marmonne au micro depuis la corbeille pdt les 4h30 de spectacle !!
#FDAIS #IOMICRO

@GLADSCOPE —
Tombouctou déjà-vu, salle pleine au début, nous avons perdu presque un tiers de la salle avant la fin. Un lâcher prise difficile ? #iomicro

—
Twitter : #iomicro — @iogazette

TRIBUNE
FAIRE ENSEMBLE

— Par La Coopérative d'écriture —

teurs-témoins-partenaires. Esthétique relationnelle assumée, fantaisie sérieusement revendiquée.

“
Parce que l'écriture est action,
partage du sens et fête des sens

Ces douze dernières années, trois d'entre nous sont devenus directeurs de théâtre : Pauline Sales codirige (avec Vincent Garanger) le Préau de Vire, Fabrice Melquiot dirige le théâtre Am Stram Gram de Genève, Mathieu Bertholet vient d'être nommé à la direction du Théâtre de poche, à Genève encore. Chacune de ces maisons fait la part belle à l'écriture contemporaine et affirme un soutien spécifique aux jeunes auteurs ; regard solidaire, curieux, sans paternalisme. Enzo Cormann et Samuel Gallet ont écrit une pièce à quatre mains, intitulée « Contre ». Ensemble, Pauline Sales et Fabrice Melquiot ont écrit le feuilleton-théâtre « Docteur Camiské ou l'Esprit du sexe ». Christophe Pellet, Nathalie Fillion et Rémi De Vos s'impliquent dans les activités pédagogiques de l'École du Nord, à Lille.

Nous exposons des faits. Parce que l'écriture est action, partage du sens et fête des sens. Parce que les intentions premières nous ont menés sur des chemins inattendus, parce que les chemins empruntés nous permettent de rester en état d'éveil, d'alerte d'attention à l'évolution de notre champ exploratoire, qui a évolué ces dernières années : nous sommes volontiers auteurs, performers de nos textes, inventeurs de concepts, dramaturges en dialogue, poètes dans la cité, coopérateurs forcenés.

La Coopérative d'écriture existe depuis une douzaine d'années. Elle rassemble treize écrivains fondateurs (Marion Aubert, Mathieu Bertholet, Enzo Cormann, Natacha de Pontcharra, Rémi De Vos, Nathalie Fillion, Samuel Gallet, David Lescot, Fabrice Melquiot, Yves Nilly, Eddy Pallaro, Christophe Pellet, Pauline Sales) autour desquels gravitent d'autres auteurs (Emmanuelle Destremau, Laura Tirandaz, Jean-Marie Clairambault, Sylvain Prudhomme...) désireux d'éprouver les dispositifs d'écriture collective mis au point par le groupe.

Demain la tribune de Philippe Chevilley.

LE DESSIN

LANGUE DE BŒUF
— par Lionel Serre —

Première traduction d'Hamlet en langue de bœuf !



- Sauce gribiche ou sauce madère, telle est la question.



www.ventscontraires.net

La revue en ligne du Rond-Point, partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

RETOUR SUR...

LE RÉSERVISTE

Nous les savons depuis la création, notre spectacle clive violemment. Il y a ceux qui adhèrent vivement, rebondissent sur notre proposition, s'en emparent pour faire naître le débat et la réflexion. Nous les rencontrons chaque soir, nous échangeons avec eux, ils nous réchauffent le cœur et nous font penser que tout autre chose est possible. Et puis il y a les autres, ceux qui refusent en bloc, ceux que nous ne rencontrons pas, ceux qui restent extérieurs. Ceux-là écrivent parfois. Comme c'est le cas ce matin dans ce double papier publié par I/O Gazette [voir numéro du 8 juillet]. En toute confraternité (il m'arrive moi aussi d'exercer la fonction de critique régulièrement), je souhaitais leur répondre deux contre-arguments parmi ceux avancés pour justifier leur rejet. Premièrement, la vulgarité du personnage est son arme (dérisoire, bien petite, mais salutaire parce que joyeuse, et la seule réellement à sa portée) face à l'oppression qu'exerce sur lui le système social. Elle ne nous semble donc pas gratuite du tout, elle a une véritable fonction dramaturgique. Deuxièmement, nous refusons totalement l'étiquette du théâtre militant. Notre proposition est politique dans le sens citoyen du terme : elle pose le doigt sur des paradoxes contemporains, met en avant ce qui grince de façon contradictoire et complexe, mais ne propose aucune solution et, dès lors, ne milite pour rien. Libre à chacun de venir se faire sa propre opinion, chaque soir à 22 heures au Théâtre des Doms.

Antoine Laubin
metteur en scène du « Réserviste »

LE RÉSERVISTE — DE THOMAS DEPRYCK
5 > 26 JUILLET 2015 À 22H — THÉÂTRE DES DOMS

RÉSIDENCE ÉTUDIANTE
SAINTE MARTHE

HOMOLOGUE CAF

APPARTEMENTS À LOUER
À PARTIR DE 388€

WWW.ALOMEA.FR

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr. Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Editeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris
Maison Jean Vilar 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier mariesorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
 Bertrand Bino, Sébastien Lampson, Pénélope Patrix, Maya Caille, La Jaseuse
 Barthélémy Fortier, Bernard Serf, Jean-Charles Mouvesaux, Rick Panegy,
 Guy-Pierre Couleau, Hervé Le Tellier, La Coopérative d'écriture, Lionel Serre.

Photo de couverture
 Chassany & Béatini Résonance, La Rupture 2013
 Vernissage le 10 juillet — Galerie du club des DA, Arles

N°5 / 9 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépôt légal juillet 2015.
 Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
 MAISON JEAN VILAR, CLOÏTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF...



io

PROPOSEZ
VOS CRITIQUES

IOGAZETTE.FR

LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS
AVIGNON 2015